

JIM SHAW

libre collectionneur

interview par Marc-Olivier Wahler

L'œuvre plastique de Jim Shaw, qui explore le côté obscur de la société consumériste américaine, est largement empreinte de sa collection d'images en tous genres. Bandes dessinées, images religieuses, jeux de tarot se frottent aux figures de William Blake et autres « grands » artistes, interrogeant la hiérarchie entre « grand art » et ce que nous appelons les arts modestes.



■ Adolescent, vous collectionniez les bandes dessinées, les affiches psychédéliques, le matériel pédagogique évangélique et les histoires de soucoupes volantes. Vos intérêts semblaient dirigés vers une sorte de face cachée de l'Amérique. C'est comme si les *thrift stores* (1) vous avaient tenu lieu de musée.

Qu'est-ce qui vous fascinait là-dedans ? J'ai commencé à collectionner les magazines de bandes dessinées et de monstres bien avant l'adolescence. J'avais laissé tomber les bandes dessinées, les trouvant trop « puériles », quand Robert Crumb est arrivé et m'a permis de les réintroduire dans mon monde d'« adulte ». J'avais une amie, élève d'une école de filles catholique, qui travaillait dans un *thrift store*, et qui m'a fait découvrir le plaisir de farfouiller dans le passé. À une époque, je pensais devenir archéologue, donc ça s'est retrouvé dans ma personnalité et dans mon art. Pour un marginal schizoïde, étant donné que je n'avais alors pas beaucoup vécu, c'était une manière de participer au monde, en observant et en inventant des histoires sur ce que font les autres, sur leur façon de vivre. Creuser le passé récent pour comprendre le présent est pour moi une obsession continue. Je ne sais pas si la nostalgie suffit à expliquer mon intérêt pour la période qui commence aux alentours de ma naissance, à la fin des années 1960. Je pense que ça coïncide avec tout ce qu'utilise Crumb dans ses dessins et ses collages, ainsi que les artistes pop. Une autre explication pourrait être que les premières publicités étaient très rudimentaires, car elles ne possédaient pas la base économique nécessaire à une imagerie plus sophistiquée. À la fin des années 1960, la plus grande partie du capital créatif a commencé à se déplacer vers la télévision, où il n'y a pas

Jim Shaw. « The Apple Of His Eyes ». 1988. Gouache sur planche. 43,2 x 35,6 cm. (© Jim Shaw. Court. galerie Praz-Delavallade. Ph. Fredrik Nilsen).

d'images précises ni fixes. Le surréalisme aussi a commencé à frayer son chemin dans les images de la fin des années 1940, et a toujours une place de choix dans les méthodes de vente. Peut-être ce schisme, dans lequel les gens sont conscients du fait qu'on leur ment et qu'on leur vend des merdes insensées, explique-t-il que la dislocation surréaliste soit devenue un élément naturel pour les publicitaires. Quand la vie n'a plus pour base la survie mais la consommation, une vision schizoïde du monde devient la norme.

Votre collection comprend maintenant plus de mille objets. Pouvez-vous donner des exemples de premiers objets que vous avez réunis? Les premiers objets que j'ai collectionnés ne font pas partie de la collection, soit parce qu'ils se sont perdus dans la nuit

des temps, soit parce qu'ils n'étaient pas tout à fait des objets éducatifs. Le premier objet de propagande religieuse ou illuminée que j'ai trouvé, dans la librairie d'occasion de ma ville, fut la *Voix de Vénus* du fondateur d'Unarius. Je suis ensuite tombé sur les tracts de Jack Chick et des Témoins de Jéhovah, qui m'ont mis sur la voie des imprimés et des images chrétiens. La première peinture que j'ai achetée dans un *thrift store* était une reproduction sur Isorel, haute de 2 mètres, d'une fille dans une pub pour le shampooing Breck.

Le premier 33-Tours que j'ai trouvé dans un *thrift store* était *You're My Girl* de Jack Webb, où l'acteur-producteur-écrivain disait, de sa voix froide, les paroles de standards à la Sinatra avec des arrangements sentimentaux de Billy May. C'était très étrange. Je me suis mis à fréquenter fré-

nétiqnement les disquaires, et j'ai fini par collectionner les disques chrétiens et éducatifs. Quand je suis parti pour la première fois à Los Angeles, il y avait un magasin de disques parlés, en bas du parc McArthur, qui vendait surtout aux bibliothèques. Il y avait beaucoup de disques anticomunistes, souvent enregistrés par John Carradine. Mon père m'avait aussi rapporté d'un congrès à Toronto un album intitulé *Reggay*, de Byron Lee and the Dragonaires, qui jouaient dans son hôtel. Cela provenait d'une culture étrangère, mais la pochette imitait convenablement

Vues de l'exposition « **The Hidden World – Jim Shaw didactic art collection with Jean-Frédéric Schnyder & Friedrich Dürrenmatt** », 24 août - 7 décembre 2014 au Centre Dürrenmatt Neuchâtel (CH). (Ph. Bibliothèque nationale suisse, Simon Schmid).



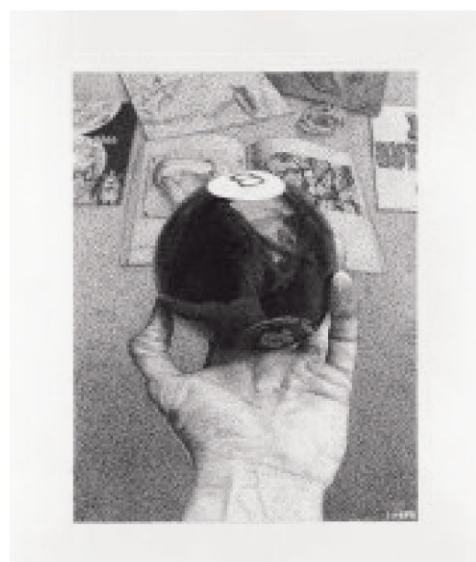
les danseurs *mods* des dessins de Peter Max. Le label était pré-postmoderne, et il y avait une chanson qui s'appelait *Pum Pum on a String*, sur l'air de *L'Enfant au tambour* mais avec des paroles grivoises, et joué avec des instruments à cordes dans une clé et sur un rythme différents de ceux de la chanson, ce qui a dû influencer ma manière de faire de la musique. Il y avait aussi un groupe français, dont je ne me rappelle pas le nom, dont la pochette s'ouvrait comme un pop-up d'où surgissait le groupe en train de hurler, dans des tenues de rockers américains des années 1950, cela sous l'influence, je suppose, de l'intérieur des pochettes de Roxy Music.

Jim Shaw. « Greeting Cards ». 1989. (Ph. Fredrik Nilsen).

Jim Shaw. « Artist's Proof ». 1987. (Ph. Fredrik Nilsen)

Œuvres reproduites dans « Jim Shaw: My Mirage ».

Éditions JRP|Ringier. Zurich. 2011.



Quelle influence cette collection de panneaux anatomiques, de tee-shirts, de jeux de tarot, de bandes dessinées, de drapeaux, de tracts, de livres et de photographies exerce-t-elle sur votre œuvre artistique ? Comment cette collection évolue-t-elle avec le temps ?

Je suis ouvert aux infiltrations de l'esthétique et du contenu de la collection dans mon travail, sous une forme toujours modifiée. Il me faut parfois un certain temps pour nettoyer l'inspiration de mon inconscient. Certains artistes ne font jamais ça. Beaucoup de choses ont à voir avec le riche héritage des images symboliques du tarot, par exemple. Plus tard, j'ai collectionné des résultats de recherches sur Google Images, qui donnent parfois des masses de visions étranges et inattendues. J'ai ainsi découvert qu'il existait des tonnes d'images de créatures mythiques sexualisées, de fées sexy, de centaures et d'anges batifolant dans la magnificence *new age* de Photoshop. Parfois, des fées font ça avec d'autres fées. J'ai donc commencé à chercher des images bibliques sexy. J'ai été très déçu de trouver peu de Samson et Dalila. C'est à croire que Moïse et Jésus se prêtent mal à l'imagination sexuelle. Ensuite, je me suis mis à chercher des super-héros sexy, puis des super-héros pornos... C'est un puits sans fond de délires de fans avec des héroïnes transgenres s'éjectant l'une sur l'autre, des Wonder Woman violées, des trucs peut-être illégaux avec de jeunes garçons super-héros, qui m'ont fait comprendre que je ne pourrais jamais égaler ce que tous ces fans parviennent à produire en masse.

À mon sens, certains exemples d'images éducatives sont meilleurs que d'autres, et il y a des choses qui me sidèrent ou me font éclater de rire, tellement elles sont surprenantes. J'organise partiellement les œuvres en fonction de mon intérêt pour les stratégies d'organisation des artistes et des groupes religieux. Il y a des artistes « naïfs », d'autres sont des professionnels, mais tous remplissent un besoin de prosélytisme. À partir de prophéties bibliques, par exemple, on trouve une grande variété d'approches que l'on peut comparer et étudier. Vous n'imaginez pas le nombre et la variété de jeux de tarots qu'on peut trouver...

Devant votre collection et vos œuvres, on fait l'expérience de ce que le philosophe Tristan Garcia nomme un « plan ontologique d'égalité », où toutes les représentations coexistent sans hiérarchie. Y a-t-il chez vous une volonté consciente d'abolir les frontières entre ce qu'on appelle « haute » et « basse » culture ? En décourageant toute tentative d'adopter un système interprétatif aux dépens d'un autre (celui du monde de l'art, par exemple), votre travail semble nous en-

courager à adopter une perspective sur le monde totalement débarrassée de la tentation de créer des hiérarchies. C'est comme si vous vouliez partager avec le regardeur votre liberté de créateur. J'ai effectivement pris la décision de ne pas ériger de mur entre « grand » et « petit » art. *My Mirage* en est l'exemple type : j'y ai traité les « beaux-arts » et l'« art populaire » avec la même considération, en combinant souvent les deux, comme dans l'affiche psychédélique basée sur *la Madone* d'Edvard Munch, dans le style de Wes Wilson pour le Fillmore (2), avec les paroles de *I Heard Her Call My Name* du Velvet Underground. Quand j'étais étudiant de premier cycle en école d'art, et que j'avais déjà dans le cœur cette idée d'égalité, Oyvind Fahlström nous a dit, à Mike Kelley et à moi, que les dessinateurs d'EC Comics (3) étaient ses artistes préférés. Cela m'a autorisé à me dire que je n'étais pas stupide de penser ce que je pensais. Ceci étant dit, en tant qu'*aficionado* des deux cultures, on pose bel et bien des jugements de valeur comparatifs. J'aime le dessin d'Al Feldstein pour sa sévérité et son côté cauchemardesque, tandis que je considère Jonny Craig comme un maître de l'image aussi bien que du récit. De la même manière, les singulières figures de William Blake m'ont forcé à m'intéresser à son œuvre mais, après l'avoir étudié, je me suis rendu compte qu'il imitait Michel-Ange, son idole, sans avoir jamais pris la peine de travailler d'après nature. Au bout du compte, je suppose que Michel-Ange et Blake sont meilleurs que Feldstein et Craig, et que Bruegel est meilleur que Will Elder. Mais je crois aussi que les dessinateurs d'EC sont de bien plus grands artistes que certains « grands » artistes très connus. Des jugements de valeur sont donc toujours en jeu. Il est difficile de comparer des genres aussi différents, tout comme il est difficile de mettre un artiste minimaliste en compétition avec un artiste figuratif. La liberté dont je jouis quand je crée est parfois déroutante, car la classification des images part dans de nombreuses directions, et on s'y perd facilement. ■

(1) Friperie à vocation caritative, dont l'équivalent en France serait Emmaüs.

(2) Le Fillmore est une salle de concert de San Francisco.

(3) Entertaining Comics, plus connu sous le nom d'EC Comics, était un important éditeur de bandes dessinées dans les années 1940 et 1950.

Remerciements à la galerie Praz-Delavallade.

Marc-Olivier Wahler est commissaire d'exposition et critique d'art. Ex-directeur du Palais de Tokyo, il dirige la structure Chalet Society.

Jim Shaw: "It's easy to get lost"

Jim Shaw explores the dark side of American consumerism in work which draws on his extensive and eclectic collection of imagery, ranging from comics to religious iconography or tarot cards to figures by William Blake and other historic artists. His approach vigorously challenges our hierarchy between "high art" and what we call "the modest arts."

■ As a teenager, you were collecting comic books, psychedelic posters, evangelical pedagogical material, and flying saucer stories. Your interest seemed driven to a kind of hidden side of America. It looks like thrift stores were your museum. What fascinated you? I was already collecting comics and monster magazines before I was a teen. I'd quit comic books since they were too "childish" when Robert Crumb came along and enabled me to sneak them back into my "grown up" world. I had a friend from the Catholic girls' school who was into thrift stores, and she introduced me into the lure of poking around into the past. At one point I'd wanted to be an archeologist, so it got worked into my personality and art that way. It's one way for a schizoid outsider to partake of the world, by observing and making up stories about what other people do, how they lived, since I hadn't yet lived much at all. Digging into the recent past as a way of understanding the present is a continuing obsession of mine. I don't know if the fact that the era I'm most interested in starts around the year of my birth through the late 60s is simply nostalgia. I think it coincides with the stuff Crumb used in his comics and collages, as well as the pop artists; or another explanation might be that earlier advertising was very crude, and lacked the economic basis to splurge on imagery; and by the end of the 1960s, most of the creative capital was going into TV, where there are no still, precise images. Surrealism also wormed its way into the imagery in the late 1940s, and is still firmly lodged into the methodology of selling stuff to people. Maybe that schism in which people know they're being lied to and sold meaningless crap is what makes the dislocation of Surrealism a natural [element] to the ad man. Life has lost its basis in survival and now rotates around consumption, so schizoid views become the norm

Can you give some examples of the first objects you collected, which are now part of a collection of over a thousand items? The first collected objects didn't make it into the collection, as they were lost to time or we-



ren't exactly didactic. The first bit of religious or crackpot dissemination I found, in my hometown used bookstore, was "the Voice of Venus" by the founder of Unarius. Later I came across propaganda from Jack Chick, and the Jehovah's Witnesses, which got me on the scent of Christian pamphlets and imagery. The first Thrift store painting I bought was a giant 4 by 6 foot Masonite version of a Breck Shampoo girl.

The first LP I found at a thrift store was "You're My Girl" by Jack Webb, in which the dour voiced actor-producer-writer spoke the lyrics to standards that Sinatra might have sang, with lush arrangements by Billy May. It was very strange and got me into trolling the record racks which eventually led to the collecting of Christian and educational records. When I first moved to LA, there was a spoken word record store down by McArthur

Jean-Frédéric Schnyder. «Dritchi VIII». 1986. Huile sur toile. 159,7 x 120,1 cm. (Kunstmuseum Bern. Collection Toni Gerber, don 1993. © J.-F. Schnyder). Oil on canvas

Park that I assumed made most of its sales to libraries. There were a lot of anticommunist records, many voiced by John Carradine. Another record was given to me by my dad, who returned from a convention in Toronto with an album titled "Reggae" by Byron Lee and the Dragonaires, who were performing at the hotel. It came from a foreign culture, but the cover art did a decent imitation of Peter Max drawing dancing mods, the label was pre-post modern, and it had a song called "Pum Pum on a String", set to the tune of "The Little Drummer Boy", with salacious lyrics, and dubbed in strings that were in a different key and rhythm than the song, which influenced my future approach to



making music. Also, I don't recall the name, but there was a French band whose cover featured a pop-up of the band wailing away in their 1950s American rock styled outfits that I guess may have influenced that Roxy Music cover interior.

How does this collection of anatomical prints, T-shirts, tarot cards, LPs, comic strips, banners, flyers, books, and photographs influence your work as an artist? And how has your collection evolved over time? I'm always open to aesthetics and content from the collection leaking into my work, always in some mutated form. Sometimes it takes a while to wash up in my subconscious as an inspiration, some will never wash up there. A lot has to do with the rich heritage of symbolic images in things like the Revelations Tarot. Lately I've been collecting images from Google image search, which can bring on a raft of unexpected strange visions. Through that I noticed that there were tons of images of sexualized mythical creatures, sexy fairies, centaurs and angels frolic in new-agey photoshopped splendor; sometimes the fairies are getting it on with the fairies. This led me to look up sexy biblical images but was disappointed to find little but Samson and Delilah. For some reason, Moses and Jesus don't seem to invite sexual fantasies. Then I started looking up sexy superheroes, then superhero porn... This is a bottomless well of fan-drawn fantasies of shemale heroines ejaculating each other, Wonder Woman being raped, possibly illegal stuff involving boy superheroes, which leads me to believe I could never equal what the mass of fans manage to churn out.

True, in my mind there are better and worse examples of didactic imagery, and some things boggle my mind, or make me laugh in shock. Part of the reason I organized the works was an interest in the organizational

strategies the artists and religious groups used. Some are "naive" artists, others paid professionals: they all fulfill a need to proselytize. With things like biblical prophecies, you get a wide range of approaches that can be compared and studied, and you wouldn't believe the number and variety of Tarot decks out there.

When facing either your collection or artworks, we tend to experience what the philosopher Tristan Garcia terms a "plane of ontological equality" where all representations can co-exist without hierarchy. Rather than validating certain images and ridiculing others as unworthy, it seems that you accord each representation, true or false, what Garcia calls an equal coefficient of ontological dignity and put them on the same plane. Is there a conscious determination to abolish boundaries between what we call "High" and "Low" culture? With no hierarchical structure at hand, the onlooker is uneasy when faced with these elements that evade all specific categorization and that prevent him from implementing an interpretative system within a well-established perimeter. By discouraging all attempts to adopt one interpretive system at the expense of another (that of the art world, for example), your work seems to encourage us to adopt a perspective on our world that is completely free of any impulses to create hierarchies. It's as if you wanted to share with the viewer the freedom you have when creating. I did make a conscious decision to not make a wall between "high" and "low" art in my thinking. "My Mirage" is the primary example, in that I treated "fine" and "popular" art with equal reconsideration, sometimes combining the two, as in the Wes Wilson Fillmore-style psychedelic poster based on the Edward Munch Madonna, featuring lyrics from "I Heard Her

Vue de l'exposition « The Hidden World – Jim Shaw didactic art collection with Jean-Frédéric Schnyder & Friedrich Dürrenmatt » du 24 août au 7 décembre 2014 au Centre Dürrenmatt Neuchâtel (CH). (Ph. Bibliothèque nationale suisse, Simon Schmid).

Call My Name" by the Velvet Underground. While I already held this equality in my heart as an undergrad art student, it was having Öyvind Fahlström tell Mike Kelley and me that the EC comics artists (1) were his favorite artists.(2) This allowed me to feel I wasn't dumb to believe what I believed. All that said, as an aficionado of both cultures, one does make comparative value judgments, like I enjoy Al Feldstein's drawing because of its stiffness and nightmarish mood, while I think of Jonny Craig as a master of both image and story. Similarly, William Blake's peculiar figures are part of what compels me in his work, and after some study, I realized he was emulating his idol, Michelangelo, without the benefit of ever studying from the figure. Now somewhere down the line, I suppose that Michelangelo and Blake are ultimately better than Feldstein and Craig, and that Bruegel is better than Will Elder. But then I also believe that those EC artists are far greater than the very famous "fine" artists. So there are still some value judgments involved, and it is hard to compare the different genres, just as it's hard to rank a Minimalist against a Figurative artist. And the freedom that I have when creating can be very confusing, as the taxonomy of images can go in multiple directions, so it's easy to get lost. ■

(1) Entertaining Comics, commonly known as EC Comics, was a major publisher of comic books in the 1940s and 1950s.

(2) In 1975, Mike invited Öyvind Fahlström to give a lecture at University of Michigan (a year before he died) and we went out for drinks afterwards.